Texte paru dans le Liber Amicorum Armin Mohler, publié à l'occasion de son 75e anniversaire :

Ulrich Fröschle, Markus Josef Klein et Michael Paulwitz (Hrsg.), *Der andere Mohler. Lesebuch für einen Selbstdenker. Armin Mohler zum 75. Geburtstag*, San Casciano, Limburg/M. 1995, pp. 25-30.

ARMIN MOHLER : UN REGARD

Il me semble que c'est Niekisch qui appelait Ernst Jünger « l'homme des yeux » (*der Augenmensch*). Pour moi, l'homme des yeux, c'est Armin Mohler. En disant cela, je ne pense pas seulement à son goût pour la peinture ni à ses connaissances étonnantes dans le domaine artistique. Je ne pense pas seulement non plus aux conversations que nous avons eues tous les deux sur ce sujet, ni à une exposition de Lovis Corinth à Munich que nous avions visitée ensemble il y a déjà bon nombre d'années, ni à un voyage que j'avais fait au Mexique avec pour seul guide touristique son article consacré au « muralisme » mexicain (c'est-à-dire aux œuvres de Diego Rivera, José Clemente Orozco et surtout David Alfaro Siqueiros). Tout cela cependant est lié. S'il ne s'était pas tourné vers la politique, Armin Mohler aurait été sans nul doute l'un des meilleurs critiques artistiques de son temps. Il y a là, chez lui, une vocation qu'on pourrait dire inaboutie si elle n'avait pas fait l'objet d'une sorte de transmutation. Ma conviction est en effet qu'Armin Mohler *regarde* la vie politique et le déploiement des idéologies à la façon d'un artiste et, plus précisément d'un peintre. Un système de pensée est d'abord pour lui un paysage qui se dévoile, un panorama qui s'offre aux regards. Ainsi, quand il se penche sur la Révolution Conservatrice, c'est d'abord pour y identifier les *Leitbilder*, des « images conductrices ». Et dans cette prédilection pour la peinture, au détriment par exemple de la musique, je vois aussi la source de son « nominalisme » : tel que le représente l'artiste, un paysage renvoie toujours à une scène particulière, à un contexte déterminé. Pas plus qu'il n'y a de science de l'objet total, il n'y a de représentation picturale d'une « réalité générale ».

Cette opposition entre la musique et la peinture est fondamentale. D'un côté l'abstraction, fût-elle admirablement harmonieuse, de l'autre la particularité concrète. Toujours à propos de la Révolution Conservatrice, Mohler dit d'ailleurs qu'elle préfère s'exprimer par des images plutôt que par des concepts. C'est à nouveau le même principe : les images sont toujours concrètes et particulières, les concepts sont le plus souvent généraux et abstraits. *Wider die All-Gemeinheiten* : c'est bien là un propos d'artiste. Mais ce propos n'a rien à voir avec la simple reconnaissance

d’une sorte de primat de l’esthétique, qui aboutirait à une « esthétisation du politique » dont on n’a que trop parlé. Sa signification est plus profonde. Il s’agit de reconnaître que toute pensée est affaire de formes, que tout savoir est affaire de formes, que le but même de l’existence humaine est de se donner une forme et de viser à l’excellence de cette forme. Or, il n’y a pas de forme en soi. Il m’est parfois arrivé de taquiner Armin Mohler en lui disant que nier l’existence des idées générales représente déjà une des idées les plus générales qui soit, mais ici nous nous rejoignons pleinement. Les idées elles-mêmes sont affaire de regard. Et l’on voit par là combien Mohler était peu prédisposé à adhérer à une religion qui privilégie l’écoute sur l’image — sur l’icône —, ou à une philosophie qui fait de l’homme abstrait, dessaisi de ses appartenances particulières, le centre de sa réflexion.

C’est précisément ce regard qui permet à Armin Mohler d’aller toujours à l’essentiel. Ce trait m’a toujours frappé chez lui : immédiatement, il va à l’essentiel. Jamais il ne s’arrête aux détails, aux fioritures. Dans un système de pensée, précisément parce qu’il le regarde comme un paysage, il dégage aussitôt les lignes de force, c’est-à-dire les *perspectives*. De même dans son écriture : il a toujours le mot qui convient, le mot juste. Armin Mohler : *the right word in the right place*. Je me souviens qu’un jour, il m’a dit que la meilleure façon de parler d’un livre était de ne prendre aucune note et, après l’avoir refermé, de se borner à jeter sur le papier ce qu’on en avait retenu. Je n’ai jamais oublié cette leçon (que j’ai pourtant bien du mal à suivre !). De ce goût pour l’essentiel dérive son mépris des conversations mondaines et des discussions inutiles. Et s’il est parfois un peu *rough* avec tel ou tel, c’est qu’il déteste perdre son temps, et plus encore qu’on lui en fasse perdre.

Un autre trait qui m’a toujours frappé chez Armin, c’est son indépendance d’esprit et son refus des idées préconçues. Bien entendu, même si nos pensées ne se forment pas toutes seules, mais qu’elles se bâtissent au contact des autres, il n’y a pas de véritable pensée personnelle qui ne soit dans une large mesure autonome. Mais dans le cas d’Armin Mohler, cette indépendance d’esprit va bien au-delà du cas général. Non seulement il est d’une parfaite indépendance à l’égard des modes ou des idéologies dominantes, comme en témoignent ses travaux contre l’*Umerziehung* et la *Charakterwäsche*, qui constituent comme un fil touge tout au long de son œuvre — la trace d’une fidélité obstinée au pays qu’il s’est choisi —, mais il n’est pas moins indépendant vis-à-vis des pré-jugements de ses proches ou de ceux qui « pensent comme lui ». Je trouve cette qualité beaucoup plus méritoire encore. Mohler n’est pas d ceux qui, face à un événement, une idée ou une situation inédite, raisonnent en fonction d’un a priorit dicté par leur appartenance à une quelconque « famille ». Il ne pense pas quelque chose parce qu’« il faut le penser », mais parce qu’il s’en est convaincu lui-même. De même, il n’a pas d’ennemis de principe : il n’a que des adversaires, dont il a toujours su reconnaître et même vanter les qualités. Qu’il s’agisse d’écrire sur les gratte-ciel de Chicago ou sur le « Pompidolium » parisien, dans tous les cas il cherche à se faire une opinion par lui-même. Il publie des articles sur l’Irlande, la France, le Mexique ou les Etats-Unis, mais il ne parle pas des pays où il n’est pas allé. Il se décide en fonction de ce qu’il a vu ou de ce qu’il a lu, mais

sans jamais rien présumer. Joint à l'extraordinaire curiosité qui est la sienne, ce trait lui a permis tout au long de sa vie de découvrir ce à côté de quoi le plus grand nombre serait passé : l'importance particulière d'un Hans Blüher ou d'un Friedrich Georg Jünger, l'intérêt des travaux de Zeev Sternhell, de Panayotis Kondylis ou de l'école de Palo Alto. Une telle démarche est celle d'un éclaireur qui marche au-devant de la troupe : il découvre avant les autres les passages à prendre, il signale les paysages à explorer.

Mais elle est aussi celle d'un solitaire, d'un *Einzelgänger*. Au vrai, dans une perspectivement strictement nominaliste, que pourrait-il y avoir de plus particulier que soi-même ? L'éclaireur a beau précéder la troupe, il ne se confond pas avec elle. Mohler n'est pas l'homme des groupes, des partis, des réunions de masse. La valeur de son œuvre vient de son originalité, et jamais l'originalité ne peut servir de mot d'ordre. Il est admiré et aimé, mais il n'a pas de disciples. C'est peut-être ce qui lui permet d'avoir des amis qui lui sont aussi fidèles qu'il est lui-même fidèle en amitié. Car entre amis l'admiration et l'amour peuvent toujours perdurer, sans avoir à ses diminuer eux-mêmes, tandis que des disciples ne peuvent devenir eux-mêmes qu'en trahissant leurs maîtres.

Mohler, enfin, et pour toutes les raisons que je viens de dire, est un homme du réel. « Seul monstre, écrit Cioran, peut se permettre le luxe de voir les choses telles qu'elles sont ». Armin Mohler est un tel « monstre ». Personne n'est plus que lui étranger à l'utopie. On retrouve bien entendu ici son nominalisme, c'est-à-dire ce regard qui ne peut procéder qu'à partir des situations particulières, à partir de ce que nous sommes *hic et nunc*. Les idées elles-mêmes n'échappent pas à cette mise en perspective : elles ne valent que par rapport à des situations concrètes — et les meilleures d'entre elles peuvent devenir folles ou malades. C'est encore Cioran qui dit qu'« en elle-même une idéologie n'est ni bonne ni mauvaise. Tout dépend du moment où on l'adopte ». Mohler est trop soucieux des contextes, trop « conséquentialiste » comme diraient les Anglo-Saxons, pour ne pas adhérer en quelque mesure à cette affirmation. Et il en va de même pour ce qui est des inimitiés. Comme son maître Carl Schmitt, Mohler n'oublie jamais que l'adversaire d'hier peut être l'allié de demain : *Agôn*.

*

Je connais Armin Mohler depuis si longtemps — au moins trente ans — que je ne me souviens plus des circonstances exactes dans lesquelles j'ai fait sa connaissance. Ce sont peut-être des amis italiens qui, tout au début des années soixante, m'ont pour la première fois parlé de lui. A l'époque, il n'était encore pour moi que l'auteur de la *Konservative Revolution in Deutschland*. Son livre fut une révélation. Pour être tout à fait honnête, je dois dire qu'à ce moment-là, avec mon allemand hésitant, dont je n'avais acquis les rudiments qu'au hasard des voyages, j'étais tout juste capable d'en lire la table des matières ! Mais j'y voyais se dessiner un nouveau paysage : l'image d'une « droite » de conviction qui n'était ni libérale ni

nazie — et très modérément chrétienne ! Découverte étonnante. J'entrai dans cet univers comme dans un appartement qu'on aurait meublé par avance selon mes goûts. Au cours des années suivantes, j'allais en inventorier dans le détail toutes les pièces. Cela se traduisit par des articles, puis par des brochures, des livres, des traductions. Dès le début des années soixante-fdix, je me suis moi-même employé à faire paraître en France une traduction du gros livre de Mohler, sur la base de son édition allemande la plus récente, et donc la plus volumineuse (1). Il m'a fallu vingt ans pour parvenir à réaliser cet objectif que tout éditeur normalement constitué ne pouvait considérer que comme une folie. (Sur ce projet, je crois avoir passé plus de temps que je n'en ai jamais consacré à aucun de mes livres). Dans des pays voisins (je pense en particulier à l'Italie), le même ouvrage joua pareillement un rôle de déclencheur. Aujourd'hui, c'est dans toute l'Europe que l'on traduit et que l'on commente les auteurs de la Révolution Conservatrice. Les Allemands, qui ont eux-mêmes mis un certain temps à la redécouvrir, savent-ils que sans Armin Mohler il n'en aurait sans doute rien été ?

Plus généralement, je me demande si les Allemands d'aujourd'hui sont conscients du rôle que Mohler a joué dans la diffusion, au sein des « nouvelles droites » européennes, du patrimoine politico-culturel de leur pays. Cela ne leur importe d'ailleurs pas tellement, car les autres pays européens s'intéressent apparemment plus à l'Allemagne qu'elle ne s'intéresse à eux ! Mais le fait est que Mohler a été en Europe l'un des meilleurs ambassadeurs de son pays d'adoption et d'élection. Et singulièrement en France, où il a passé tant d'années et connu tant de monde. Son origine suisse lui a peut-être facilité la tâche, en l'aidant à devenir une sorte de « pont » entre la France et l'Allemagne. Un pont fragile et incertain, d'ailleurs. Depuis l'époque du général de Gaulle, Armin Mohler a souvent donné des exemples français aux Allemands, comme j'ai moi-même donné des exemples allemands aux Français. Avons-nous su convaincre l'un et l'autre ? J'ai parfois l'impression que la France et l'Allemagne sont vouées à s'aimer ou à se détester, sans jamais parvenir à se comprendre — peut-être parce que ces deux pays ne sont tout simplement pas du même *sexe*… Quoi qu'il en soit, le fait est qu'Armin Mohler connaît admirablement la France. Il a a même écrit elle sur plusieurs livres — qui n'ont pas été traduits en français. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il ne connaît pas seulement la France mieux que la plupart des Allemands, mais aussi mieux que beaucoup de Français. Qu'il s'agisse de parler de Rivarol ou de Joseph de Maistre, de Léon Bloy, de Sorel, de Céline, de Clément Rosset ou de Cioran, c'est encore toujours lui qui a le mot le plus juste.

*

Les souvenirs, eux aussi, sont des images. Presque tous les moments de ma vie auxquels Armin Mohler et son épouse furent associés sont restés dans ma mémoire. Je pense à notre amour commun des arts, des bibliographies et des chats. A une conversation inoubliable sur une petite place d'Innsbruck. Aux colloques qui nous ont réunis à Nice, à Turin ou à Paris. A l'humour d'Armin. A son coup d'œil sur les

choses. A nos séjours chez l'un ou chez l'autre. A nos coups de téléphone. A ses lettres, où le nom de la ville ou du pays est invariablement écrit sur l'enveloppe en énormes caractères gras, comme s'il pensait que les postiers sont aveugles !

A Munich, Liebigstraße, Edith veille toujours sur « Arminio » qui, comme son ami Michel Mourre, aime travailler la nuit. La nuit, nous y avons tous été plongés nous-mêmes pendant des décennies. Pendant tout ce temps, sur les enveloppes de mes lettres, je portais la mention « Allemagne de l'Ouest ». Et puis un jour, en 1989, j'ai pu écrire « Allemagne » — tout court. Nous venions de changer de siècle. Cher Armin, quel bonheur de changer de siècle ensemble.

Alain de BENOIST

1. Armin Mohler, *La Révolution Conservatrice en Allemagne, 1918-1932*, Pardès, Puiseaux 1993, 894 p., trad. Henri Plard et Hector Lipstick. J'ai également fait paraître dans la revue *Nouvelle Ecole*, fondée en 1968, la traduction de six articles de Mohler : « Devant l'histoire. Quelques remarques non systématiques », n° 27-28, automne-hiver 1975, pp. 190-192, trad. Paul Kornprobst ; « Le tournant nominaliste. Un essai de clarification », n° 33, été 1979, pp. 13-21, trad. Henri Plard ; « Le "muralismo mexicano", un art populaire de notre temps », n° 39, automne 1982, pp. 45-66, trad. Henri Plard et Michel Rey ; « Le "style" fasciste », n° 42, été 1985, pp. 59-86, trad. Henri Plard ; « Schmittistes de droite, schmittistes de gauche et… schmittistes établis », n° 44, printemps 1987, pp. 63-66, trad. Jean-Louis Pesteil ; « Kondylis, l'anti-Fukuyama », n° 47, 1995, pp. 119-127, trrad. Jean-Louis Pesteil.